• À l'école de Jean Daniélou, **Mariette CANÉVET** étudie les Pères de l'Église et en particulier Grégoire de Nysse, qui devient un guide pour aller « de commencements en commencements » dans la vie spirituelle, sans se fixer jamais. Les Pères nous montrent une voie d'unité intérieure, d'unification entre l'intellectuel et le spirituel, entre la culture et la foi, et ils donnent aussi des clés de discernement pour libérer notre aspiration au bien et cheminer vers la ressemblance avec Dieu. Le vocabulaire a changé, mais les tentations et les épreuves sont à peu près les mêmes, et surtout le but du chemin : rencontrer le Christ.

• On pourrait dire aussi : revêtir le Christ, nous dépouiller du vieil homme, et notre dossier consacré au **vêtement** s'arrêtera à ces symboliques chrétiennes, du vêtement perdu de la grâce originelle au vêtement blanc de la renaissance baptismale, en passant par le vêtement donné au Christ quand il est nu, qu'Élie AYROULET évoque avec Jean Chrysostome.

La thématique du vêtement est immense et touche de très près à la condition humaine. Seul de tous les animaux, l'homme s'habille, se pare et s'extrait de la nudité animale et originelle, non seulement pour se protéger des intempéries mais pour signifier ses appartenances, ses fonctions, et jusqu'à ses valeurs. Comme l'explique Laurent DENIZEAU, le vêtement est un fait de langage, une manière de se situer dans l'espace social, une manière d'être présent au monde : loin de dissimuler le corps, il le « signifie », lui donne sens, l'insère dans le monde symbolique.

De sorte qu'on peut finalement dire que l'habit *fait* le moine. Ou encore que le Lacoste tout neuf et très cher fait du lascar un « baron » dans sa banlieue. Il n'y a donc pas que le corps nu qui crie : ici, le vêtement crie le besoin d'enveloppe, de substance, d'étoffe humaine, comme le dit Yan PLANTIER.

Le corps nu crie quand cette nudité est le signe de la misère, il appelle alors la miséricorde : « J'étais nu et vous m'avez vêtu ». Le corps nu crie quand il est exposé au regard du prédateur, il appelle alors le respect et la pudeur, qui n'est pas qu'une manière de se protéger des autres mais bien une manière de se rapporter aux autres dans nos relations, une manière d'affirmer et de constituer notre intimité subjective, notre intériorité personnelle. Ce que l'analyse ne peut exprimer de la pudeur, en partie par pudeur même, la littérature le permet et les extraits de Kundera et de Gheorghiu que nous avons choisis le feront saisir avec leur génie propre.

Le corps nu crie quand il est Christ en croix, et l'art n'a pas nécessairement vocation à transcrire dans le bois, la pierre ou la couleur l'abandon du Serviteur, et à renouveler en quelque sorte le supplice, à susciter la curiosité malsaine qui entoure les condamnés à mort. Comme le montrent les figures choisies par François BOESPFLUG, l'art chrétien s'est donné mission de traduire la foi qui voit au-delà des apparences du corps, et reconnaît en Jésus la sagesse du philosophe, la puissance des empereurs, le courage des soldats, l'humilité d'un pèlerin,…

Au-delà des apparences, au-delà du vêtement, mais dans les gestes spirituels que se dévêtir et se revêtir symbolisent, nous pouvons suivre la voie du dépouillement, avec Jean Tauler, se dégager de tous les masques dont l'orgueil veut s'affubler et, comme l'explique Rémy VALLEJO, entrer dans la joie d'un abandon qui laisse Dieu agir à partir d'un néant reconnu et accepté.

C'est nu qu'il faut entrer dans la fontaine baptismale, pour renaître avec le Christ, le revêtir comme on revêt la gloire de la pureté et de la sainteté, comme on revêt la gloire de la pure offrande de l'Agneau, comme on reçoit l'habit de la victoire sur la mort et de l'entrée dans la vie qui ne finit pas. C'est sur cette espérance que s'achève l'article de Martine MERTZWEILLER, l'espérance d'une robe nuptiale que la main de l'homme n'aura pas tissée mais qui revêtira réellement la nudité de notre condition blessée.

• Blessée, la condition humaine ne l'est que trop, qu'il s'agisse des assauts terribles de la nature, comme on peut le voir dans le séisme qui a frappé Haïti l'an passé, ou qu'il s'agisse de la violence impardonnable des hommes dominateurs et conquérants sur leurs semblables.

C'est le mérite de nos frères Manuel RIVERO et Ignace BERTEN de montrer que dès ici-bas, confrontés à la puissance du mal, l'homme peut accueillir dans la foi la force de vivre et de partager, comme la force de lutter et de dénoncer l'injustice, d'établir le respect du droit, le respect de l'homme : ainsi l'homme revêt-il le vêtement de la justice, qui préfigure et annonce le vêtement de gloire du Royaume.

Jean-Etienne LONG,
rédacteur